L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **5 francs** (Prix unique)

2e ANNÉE. — N° 10 **SOMMAIRE** DÉCEMBRE 1897

PHALANGES INTERNATIONALES D'HARMONIE INTELLECTUELLE

Voici, par ordre de dates, les adhésions reçues depuis la dernière fois :

Toulon, 3 Décembre 1897, route de la Valette (villa Eléonore).

MADAME,

Votre dévouement à la cause de la Justice et de la Vérité ne pouvait s'exprimer avec plus de force et d'éloquence que par une initiative aussi harmonieuse que celle des Phalanges.

Je vous en affirme, Madame, pour moi personnellement, la rédaction de *l'Ante-Christ,* tous les Universellistes et toute l'Humanité, la plus vive reconnaissance.

Que toutes forces et toutes puissances vous soient données pour mener à bonne fin cette œuvre éminemment salutaire et dont les résultats seront plus fertiles encore que vous ne l'espérez, si quelques centres rayonnants sont assez désintéressés pour vous comprendre.

Avec tout mon dévouement, agréez que je puisse vous servir en toutes choses de haute valeur, et vous ne pouvez en émettre, en vouloir, pouvoir, que de cette nature.

Fraternelle accolade, universellistes salutations.

MARIE DE SAINT-RÉMY.

Saint-Raphaël, 3 Décembre 1897.

MADAME,

Si un catholique n'inspire pas trop d'horreur aux membres des *Phalanges d'harmonie intellectuelle,* je vous apporte volontiers mon adhésion.

Je suis partisan de toutes les œuvres d'union, de fraternité, d'alliance et d'harmonie.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux sentiments.

A. JOUNET.

Les « Phalanges d'harmonie intellectuelle » sont ouvertes à tous. Elles n'ont donc à demander à personne compte de ses convictions. Tout ce qu'elles peuvent et doivent seulement — par simple logique — souhaiter de leurs adhérents, c'est une pensée libre, une mentalité qui ne soit tributaire d'aucun « Hors l'Eglise pas de salut ».

Neuilly-Saint-James, 7 Décembre.

CHÈRE MADAME,

Je vous félicite de l'association d'idées que vous allez fonder par les « Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle ». Les pensées s'appellent réciproquement; établir une liaison entre elles, dans l'ordre intellectuel, c'est éveiller leur attraction dans l'ordre matériel.

L'enchaînement des idées donnera plus de poids à la réforme sociale, qui, à bien prendre, est une des suites de pensées formées par l'association des esprits de tout temps et de tout pays.

La propriété des idées (de leur nature) est dans la souveraineté du devoir social; là est leur véritable caractère.

Toute la psychologie humaine dérive de ce principe, qui est la préface du grand livre de la conscience !

Pour accomplir les actes de leur identité, les idées ont à pénétrer jusqu'à la substance même de la société.

Je souhaite que les « Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle » développent et produisent, par leur contact intellectuel, l'union des cœurs, l'accord des volontés.

Votre parfaitement dévouée.

O. DE BÉZOBRAZOW.

Paris, 252, rue de Rivoli, 7 Décembre 1897.

CHÈRE MADAME,

Je vous remercie tardivement des deux numéros de *l'Humanité Intégrale* que vous m'avez adressés; j'avais d'ailleurs remarqué déjà vos articles dans la revue, que je reçois et que je lis exactement.

Mon adhésion aux *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle?* Certes. J'ai toujours pensé que la Synthèse de la Vérité et l'Organisation du progrès seraient l'œuvre future et capitale, d'abord conçue par les penseurs, puis réalisée par les politiques. Mais avoir cette idée, c'est peu de chose; c'est la développer et la réaliser qui est tout. Unir les esprits, hiérarchiser les idées, oui, mais comment en théorie, et comment en pratique?

Et voilà mon objection. Adhérer au rêve, c'est facile; adhérer au fait me paraît hors d'espérance. Je suis à la fois enthousiaste et sceptique: vous n'avez que Tout à créer.

Il vous faut les hommes et les organes. Rallierez-vous les hommes? Aurez-

vous des organes? Je souhaite, mais je n'espère point que beaucoup d'autres Camille Chaigneau, esprits élevés et généreux, ouvrent aux Phalanges leurs colonnes, non seulement à l'occasion pour un lancement, mais régulièrement pour le fonctionnement continu de la « centralisation et de l'expansion des idées ». Pour créer, au lieu des mille groupes plus ou moins en antagonisme, plus ou moins en harmonie qui existent, une organisation, « une » véritablement, il faudrait avoir une autorité sociale immense... Je néglige le reste.

Si cette idée demeure à l'état d'idée, il vous restera toujours l'honneur d'avoir été de ceux qui l'ont eue.

Inutile de dire que vous pouvez, à votre volonté, faire paraître adhésion et objection dans *l'Humanité Intégrale*, si vos desseins et l'amitié de notre excellent confrère M. Chaigneau y trouvent quelque intérêt.

Agréez, chère Madame, mes très sympathiques sentiments de confraternité.

LUCIEN LE FOYER.

Merci, cher confrère, de l'objection comme de l'adhésion. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés; mais nous espérons plus dans la puissance de l'idée que dans une organisation artificielle. Notre rôle est d'appeler l'attention sur un desideratum qui est instinctivement celui de tous les esprits ouverts et généreux. Quant à l'organisation — si l'idée réussit à prendre son vol — elle se fera d'elle-même, en raison des besoins de rapports intellectuels qui se produiront. Prochainement, nous tenterons une expérience, qui n'aura nulle autre ambition que d'être un spécimen, et qui permettra de mieux saisir le côté pratique de l'idée.

Versailles, 2, rue de Savoie, 8 Décembre 1897.

MADAME,

J'ai été à mon heure, comme d'autres, fanatique du bon Fourier; éperdûment, j'ai cru à la réalisation possible de l'Harmonie matérielle.

C'est mon vieil ami Considérant lui-même qui m'a guéri de ma chimère, en appelant mon attention sur l'universel entre-dévorement.

La Gnose a achevé de m'ouvrir les yeux.

La Loi du Cosmos, c'est le désordre organisé. Un *struggle for Life* monstrueux va du brin d'herbe aux Voies Lactées.

L'œuvre du Démiurge est mal faite. Ce n'est pas le ciron humain qui la peut refaire.

Mais si le monde de la matière nous échappe, celui de l'Esprit nous appartient. L'harmonie! nous pouvons la créer dans l'univers de la pensée. C'est cette conviction, Madame et vaillant apôtre, qui vous a inspiré l'idée de cette glorieuse campagne intellectuelle, qui a déjà réuni de si beaux noms sous vos drapeaux.

Permettez-moi d'y joindre le mien et de me dire votre respectueux et bien dévoué compagnon d'armes.

FABRE DES ESSARTS, Patriarche de l'Eglise Gnostique.

Mes amitiés bien vives à M. Potonié-Pierre.

Aux Propagateurs des « Phalanges internationales d'Harmonie intellectuelle ».

AMIS ET CAMARADES,

C'est une œuvre grandiose et profondément humanitaire que celle que se sont donné à cœur de réaliser les « Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle », et j'y adhère avec d'autant plus de plaisir que leur but sublime, suprême et seulement unique, sera l'Harmonie universelle. Une chose dont je suis particulièrement heureux, c'est qu'il n'y aura point œuvre de sectarisme dans les « Phalanges », car elles seront électiques et toutes idées pourront s'y faire jour.

Personnellement, comme idées et idéal, je combattrais les « Phalanges » sur ce point spécial : *la Science.* En effet, les libertaires Naturiens, dont je suis l'un des partisans et plus chauds propagandistes, veulent le retour à la vie naturelle, mais non à la vie primitive, l'Etat naturel intégral, c'est-à-dire l'anarchie sans la science ni machinismes, ni sentimentalisme; mais, pour le but d'ensemble des « Phalanges » qui est Bonheur, Vie, Liberté, Justice, je suis complètement de tout cœur avec elles.

Fraternellement et cordialement.

85, rue Ordener, 17 Décembre. ENRY ZISLY, ouvrier, publiciste.

Qu'il nous soit permis de joindre aux adhésions qui précèdent, ce mot de sympathie dont nous sommes aussi touchés qu'honorés:

« Tous mes remerciements pour l'envoi de *l'Humanité Intégrale.* Mes compliments sincères et ma grande sympathie.

GEORGES DE PEYREBRUNE. »

Dans les *Cronache del rinascimento etico-sociale* de Venise (numéro du 21 Novembre), nous avons remarqué avec une vive reconnaissance de fraternité internationale un petit article qui nous apporte également un témoignage de sympathie pour les « Phalanges ». Nous en détacherons ce passage :

« Le *Women's Signal,* le plus ancien et le plus autorisé des journaux féministes anglais, rapporte qu'au Congrès féministe de Bruxelles (Août 1897), une dame anglaise, Mme Montefiore, femme d'une remarquable intelligence, après avoir appelé l'attention du Congrès sur l'évolution accomplie par les idées de solidarité humaine, fit remarquer combien était impropre le terme de *féminisme*

donné à la propagande pour le progrès moral et social de la femme, et combien plus juste serait celui d'*humanisme*.

« Mme Eugénie Potonié-Pierre, la vaillante propagandiste des *Phalanges internationales d'Harmonie intellectuelle*, appuie avec enthousiasme la proposition de Mme Montefiore, bien que le mot *féminisme* ait été précisément vulgarisé en France par la même Mme Potonié-Pierre.

« C'est une question de mots, mais dans l'évolution du sens attribué à un mot, il y a l'intégration substantielle de l'idée.

« Il est de fait que le *féminisme* n'est pas seulement un côté du problème social, mais la clé de voûte de tout le problème humain : il est en fait que c'est dans l'harmonie sexuelle qu'est la synthèse des harmonies humaines... »

Nous arrêterons ici cette intéressante citation ; car nous n'avons eu présentement d'autre but que d'en dégager l'écho fraternel qu'elle contient implicitement au sujet des « Phalanges ».

Les *Cronache*, et d'autres généreux foyers d'idées, sont des phalanges d'harmonie intellectuelle. Ce que nous souhaitons, c'est la multiplication des phalanges et un actif mouvement d'irradiation des unes vers les autres. C'est cette flamme de rattachement que nous essayons d'aviver pour notre part dans la mesure de nos forces. Les *Cronache* font la même œuvre, puisque les « Phalanges » y ont immédiatement rencontré un accent de sympathie. Nous leur adressons la plus cordiale expression de nos sentiments de fraternité.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE SUICIDE

Dans l'espace d'un mois, et à Paris seulement, la presse a enregistré plus de cent suicides.

Cette lugubre constatation n'est pas sans troubler profondément le philosophe Aussi, est-ce avec anxiété que ceux qui s'intéressent à l'humanité recherchent s'il n'y a pas dans cette recrudescence de suicides une cause générale à laquelle on pourrait remédier.

Pour le plus grand nombre des morts volontaires, la cause, hélas, n'est que trop évidente : c'est la misère hideuse avec son noir cortège de souffrances et de privations. Si le suicide doit être considéré comme un crime, c'est assurément la société qui est coupable, et nous ne pouvons qu'absoudre les déshérités qui ont cru à jamais s'endormir dans le néant, en abandonnant la lutte.

Mais aussi, comment ne pas être épouvanté quand on songe que, dans bien des cas, il eût suffi de si peu pour rendre le courage aux désespérés ? Pour notre part, nous ne pouvons lire un fait divers annonçant un drame de cette nature, sans éprouver le remords le plus poignant et sans nous demander si nous avons fait tout notre devoir.

Zoroastre ne disait-il pas, il y a deux mille ans : « Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre ». Que de malheurs seraient évités si les bonnes volontés éparses dans tous les milieux — et combien nombreuses — pouvaient s'unir en une sorte de ligue contre ce lamentable agenouillement qui s'appelle la misère! Car, enfin, si l'on conçoit les inégalités de condition et de fortune, si même on les croit nécessaires ou inéluctables, n'est-il pas aussi navrant qu'odieux de constater que dans une société qui se dit civilisée, des êtres humains ont dû sombrer faute d'une assistance matérielle?

Certes, nous savons bien que si des miséreux se sont tués, après avoir vainement cherché le morceau de pain sauveur, si d'autres ont perdu courage devant l'incertitude du lendemain et ont préféré à une lutte sans cesse renouvelée, le suprême repos, cela tient surtout à notre organisation sociale, qui ne permet pas toujours à la solidarité de s'exercer.

Pourtant, il y a quelque chose à faire en attendant cette refonte de la société, promise et espérée, mais encore si lointaine... Et il ne semble pas inutile, à l'heure où l'on jette les bases d'un Congrès de l'Humanité, d'appeler l'attention des « harmoniens » sur les trop nombreuses faillites à la vie, uniquement dues à la misère.

Mais s'il est difficile de remplir ses devoirs sociaux envers des déshérités, dont on ne connaît la détresse que lorsqu'il n'est plus temps de la secourir, il appartient à tous ceux qui ont la conviction profonde de la survie de sauver du naufrage les âmes qui, à la suite de souffrances morales, seraient tentées de recourir au suicide pour y mettre fin.

Et, hélas, la statistique dont nous parlons, démontre que le « mal de la désespérance » va grandissant, et qu'il est temps de réagir contre une certaine mentalité ambiante, qui amène la désertion des intelligences les plus nobles et quelquefois les plus pures.

Dans le cours de notre existence, il nous a été donné de recevoir les confidences écrites de deux hommes qui s'en sont allés volontairement en pleine jeunesse, alors que la vie semblait pourtant leur sourire.

Et ces confidences de deux êtres qui ne se sont jamais connus, sont si douloureusement semblables, que nous craignons fort que leur état d'âme, au moment où ils se sont déterminés à plonger dans l'inconnu, ne soit le même que celui de tant de suicidés d'hier.

Les religions anathématisent le suicide comme un crime; les philosophes l'envisagent comme une lâcheté.

Non, ce n'est point un crime, car les poignants documents qui nous sont parvenus, témoignent de si belles aspirations et d'une hauteur d'âme si rare, que jamais nous ne saurions nous résoudre à qualifier de criminels envers eux-mêmes, ceux qui, ayant soif de connaître, et désespérant à jamais de pénétrer le mystère, ont recours à la mort. Le suicide n'est pas non plus une lâcheté,

car il faut, au contraire, quelque courage pour abandonner la vie, alors qu'elle peut encore offrir des consolations et des joies.

Ce n'est donc pas au nom du dogme ou de la morale que nous devons combattre les tendances qui conduisent au suicide, mais bien par la logique même de la vie, en enracinant par tous les moyens la certitude immortaliste et en démontrant que la mort volontaire est surtout inutile.

Le néantisme et le doute sur le devenir, sont les plus grandes causes des désertions, et aussi, il faut bien le dire, leur justification.

Combien y en a-t-il, en effet, qui, après avoir essayé de démêler l'océan des êtres et des choses, à jamais désabusés des croyances religieuses et excédés de souffrances morales et matérielles, se sont précipités dans la mort, avec l'espoir d'y trouver l'anéantissement?

Croyez-vous que, le jour où nous implanterons cette vérité que la vie est une éternelle ascension, que la mort *n'existe pas*, ou plutôt qu'elle n'est qu'un « état chrysalidaire », d'où l'être doit ressortir toujours *lui-même*, les tourmentés de l'existence présente songeront à déposer un fardeau qu'ils devront reprendre et qui leur sera devenu d'autant plus lourd que les efforts passés seront à recommencer? Nous avons la conviction que la certitude de la survie détruira en eux les germes de cette désespérance qu'Alfred de Musset signalait déjà, il y a cinquante ans.

Lorsqu'ils sauront que le suicide ne conduit point au nirwana rêvé, mais à un recommencement, ils ne songeront plus à abandonner la tâche assignée à leur humanité, et c'est avec courage et sérénité qu'ils attendront l'heure du grand départ!

Dans l'échelle des êtres vivants, l'homme occupe sur notre globe la première place. Mais nous l'avons déjà dit, ne serait-ce pas absurde de prétendre qu'avec lui finit le règne de la vie?

Les transformations sont éternelles et infinies. Elles doivent donc se continuer dans une autre sphère. En abrégeant volontairement sa vie terrestre, l'être qui, par ce fait, n'a pas achevé de parcourir le cycle qui lui est dévolu, et qui doit le conduire dans un état supérieur, se trouve arrêté dans sa marche. Il ne pourra reconquérir la place perdue qu'au prix de nouveaux efforts... Alors?

Nous savons bien que la nature ne nous a pas encore révélé comment s'opèrent les mystérieuses transformations de l'être. Mais si la science actuelle a permis de rattacher l'infime monade à l'homme, nul doute que, dans un avenir prochain, nous ayons la connaissance de nouveaux liens reliant l'humanité terrestre à l'humanité posthume!

En attendant, nous qui avons la preuve de la survie, faisons-la resplendir à travers la noire fumée des souffrances humaines, et aux pauvres âmes endolories, prêtes à succomber, comme à ceux que le doute assiège, ne cessons pas de rappeler que «rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme»... et s'épure.

EMILE DI RIENZI.

OU EST LA MORALE ?

Il est des amateurs d'organisations; je ne vois pas bien ce qu'est une organisation sociale, la plus importante de toutes les organisations, la plus estimée pourtant, celle qu'on juge le plus nécessaire. C'est un envahissement des libertés individuelles par une autorité dite collective, représentée par un ensemble de lois directrices. Sur quoi sont basées ces lois, en général? — On a dit sur les mœurs et usages. — Nous répondrons: par qui, au début des organisations, ont été rédigées ces lois? Par quelques représentants du droit de la force, par des intérêts insatiables, ambitieux et poltrons.

Et le temps a marché, et inébranlable sur sa base marmoréenne, est demeurée la loi, au nom de la morale. — Quelle morale?

Pour nous européens, c'est d'abord, quant à la grosse question des sexes, large tolérance pour la polygamie des hommes, condescendance au point d'enrôler sous la qualification de prostituées, de tenir, dans ces espèces de geôles calfeutrées et réglementées par la police, des régiments de femmes pour le plaisir des hommes.

Qui les.a amenées en ces galères, ces martyres de la débauche collective? Bien des causes évidemment, dont les errements d'éducation et la misère qu'engendre la situation inférieure des femmes, mais avant tout et surtout la coutume du droit des hommes et les formidables erreurs qu'ils ont codifiées.

Qui les maintient dans ces bouges, ces créatures humaines, qu'à plaisir on a déclassées? La loi fratricide, la loi ligoteuse de l'intelligence et asservisseuse, *prostitueuse* de sens; la loi qui étrangle, sous le nom de prostitution réglementée, la conscience de milliers de femmes, en leur enlevant jusqu'à la sensation même des joies concédées par la nature à ceux qu'elle a formés; la loi, qui accorde sa protection et recouvre de son manteau l'aveulissement des femmes et les désordres des hommes, et qui, fière de son œuvre, vient étiqueter de moralité ce meurtre de corps et d'âmes?

Que produit-elle encore l'organisation sociale? De petits enfants de l'amour qui naissent sans étiquette et sans soutien, déshérités d'avance du patrimoine des autres; des bâtards d'un côté, des mères de ces enfants, méprisées parce que mères, des pères honorés par ce fait qu'ils renient leur paternité.

Des couples, ligotés l'un à l'autre par une loi humiliante, quant à la soumission jurée par la femme, quant à la protection jurée par l'homme!

Si l'égalité doit quelque part prendre place, n'est-ce pas cependant entre la passion de deux amoureux, entre l'acte grave accompli en commun par deux êtres, et consistant à mettre à la lumière un nouvel humain sorti d'eux.

De notre organisation sociale, dite civilisée, ce sont là les côtés moraux, les faits réfléchis, les décisions de bon sens et de bonnes mœurs.

On cultive le respect du père de famille *établi*, en fournissant aux célibataires, et en sourdine à celui-là même, des débouchés sensuels propres à éteindre les aspirations trop vives vers les *épouses des autres*.

Mais notre organisation sociale à nous, n'est pas celle de tous les peuples! *Le Petit Temps* nous indiqua tout récemment, au pays de Madagascar, une autre morale (1). Il n'y a qu'à passer les mers pour changer en une vertu un vice condamnable, pour transformer l'infâme en naturelle, et douce et dévouée femme de qui l'aima.

N'est-elle pas singulière la logique des Malgaches. Jugeant que l'homme a droit de s'affranchir de toutes contraintes, il ne songe pas un instant que, pour la femme, il en puisse être d'autre sorte. La liberté reste entière pour tous deux; ils se possèdent tant qu'ils s'aiment! Eux, ces barbares, voient la morale à ne se rapprocher que par instinct d'amour; l'immoralité à contraindre leurs corps, lorsque le cœur et le cerveau ont senti s'évanouir l'attraction mutuelle.

Qui sent juste, d'eux ou de nous?

Ils savent combien souvent le contact quotidien découvre l'un en l'autre de contrastes, produit de heurts, de chocs, de froissements. Ils trouvent plus moral, avant de s'engager l'un à l'autre définitivement, de faire un stage, de se donner en gage d'union un enfant, toujours sûr celui-ci d'une bonne place, d'une place égale avec les petits autres, dans cette société *immorale* pour nous.

Ils sont fort convaincus que nul homme, ni nulle femme, ne sont déshonorés, aux yeux d'un nouvel époux, pour avoir déjà aimé et avoir été aimé; ils prennent l'affection d'un an ou d'une vie, sans regarder en avant ni en arrière, pourvu que ce soit amour sincère, attrait réel, bonheur partagé!

Les prostituées n'ont pas de nom là-bas; ce sont femmes libres; leur cœur et leurs sens sont sous leur direction propre, et si, maintenant que les français (*vétavéta* et *ratsifana*) — libertins et mauvais sujets — leur ont appris à aimer, trop souvent parfois, on regrette l'ascendant des séducteurs, ce ne sont pas elles qu'on condamne! Comme eux, ne sont-elles pas libres!

La morale, chez eux, c'est que tout mariage soit contracté après essai et pour le temps fixé simplement par l'amour qui dure.

Ainsi, jamais de drames de l'amour, puisque doucement, simplement, avec l'approbation de tous, qui ne s'aime plus se sépare; pas de foyers scandaleux: le déshonneur et l'immoralité seraient de tromper, les yeux dans les yeux, la main dans la main; pas de bâtards, tous sont sacrés, car ils sont les fruits de l'amour partagé d'un homme et d'une femme; pas d'enfants adultérins, puisque l'adultère paraîtrait une monstruosité. A quoi bon, d'ailleurs, quand il suffit de se quitter.

« Ce que j'ai pu entrevoir, dit M. Jean Carol dans *le Petit Temps*, du ménage

(1) Voir dans *le Petit Temps* du 11 Novembre: *Au Pays rouge* (Vingt mois en Imerne), par Jean Carol.

« indigène, m'a donné la meilleure idée de la courtoisie des rapports entre « époux, de leur mutuelle confiance, de leurs égards pour leurs droits respectifs.»

Que dire, que penser? Où le bien, où le mal? en la civilisation ou en la nature; en le mensonge ou en la vérité; en la fraude ou en la sincérité; en l'arbitraire ou en l'égalité; en l'oppression de la loi ou en la libre expansion du sentiment?

« Un Arabe, écrit encore Jean Carol, disait à un ingénieur qui a longtemps « séjourné dans nos possessions algériennes, et que j'ai retrouvé à Madagascar: « — Comment voulez-vous que nous vous estimions? Vous ne nous avez montré « que de nouveaux vices! »

A travers la nature, retrouvons donc l'esprit; mais au seuil du vingtième siècle, souhaitons bien fort, qu'à travers ce qu'elles croient l'esprit, nos organisations sociales ne perdent pas la nature!

Eugénie Potonié-Pierre.

VIBRATIONS DIGITALES

Corrections et observations. — Quelques mots sur « l'Induction psychique ». — Les expériences de M. Colomès. — Les clichés colorés du Ct Tégrad.

Avant de poursuivre l'étude commencée le mois dernier, je crois devoir, pour cette fois, ouvrir une parenthèse, afin de ne point différer la mention des curieux documents désignés ci-dessus.

Mais d'abord, qu'on me permette quelques corrections et observations relatives à mon article de Novembre.

Page 206, lignes 14 et 15, il s'est glissé une double erreur par inadvertance. Au lieu des mots « octogonal », « octogones », il faut lire: « hexagonal », « hexagones ».

Page 209, 16e ligne du 2e alinéa, au lieu de « dans la fig. 3 », lire: « dans la fig. 2 ».

D'autre part, en haut de la page 210, on lit: « Malheureusement, le cerne noir de cet annulaire, très net sur l'original, est insuffisamment venu en reproduction ». — Ceci se rapportait aux premières épreuves du cliché de similigravure. Le cerne, très apparent sur l'original, n'y venait que d'une manière presque imperceptible. Au tirage définitif, on a essayé de rendre à cette couronne obscure son intensité, par un artifice de « mise en train »; mais le résultat obtenu fut trop sec sur les bords du cerne. Il faut se représenter ceux-ci plus doux, plus estompés.

J'ai cru que je devais cette explication pour l'entière probité vis-à-vis du

phénomène. — Ces reproductions en simili-gravure donnent difficilement toute l'exactitude de l'original, à moins qu'elles ne soient l'objet d'un clichage extrêmement soigné et d'un tirage de luxe (comme dans les publications du Dr Baraduc). Il est donc besoin parfois d'y apporter le correctif des observations écrites ; et surtout, il faut bien se dire qu'elles ne sont que des indications, des moyens de transmettre quelque idée objective des résultats, mais qu'elles ne sont pas, par elles-mêmes, de véritables documents. Le document vrai, c'est, jusqu'à un certain point, l'épreuve photographique ; mais c'est, avant tout, le cliché (la plaque). — Je n'ai pas besoin d'ajouter que je tiens mes épreuves et mes clichés à la disposition de qui voudrait venir les contrôler.

J'ai adressé des épreuves photographiques (particulièrement des fig. 2 et 4 de mon article de Novembre) à des hommes de science, qui ont bien voulu y trouver quelque intérêt, tout en faisant leurs réserves quant aux conclusions. J'aurais eu certainement plaisir à faire part de leurs avis à nos lecteurs ; mais il m'a semblé que je ne le pouvais sans indiscrétion. L'opinion dominante est que la chaleur joue un rôle important. Qu'on me permette de rappeler que j'ai dit aussi (page 204) : « Il est bien difficile d'éliminer complètement le calorique comme facteur de ces expériences. » (Il s'agit des expériences par voie humide). Toute la question est de savoir si la chaleur seule suffit à tout expliquer. Je rappellerai l'expérience relatée au dernier alinéa de la page 202 (numéro de Novembre) : les doigts sur une lame de verre transparente, maintenue par quatre pieds à 2mm de la surface sensible. Comment expliquer, dans ce cas, le type de l'image (sur positif : blanc central, cerne obscur, puis auréole externe) ? On ne peut faire intervenir ici la courbure de l'extrémité des doigts (le ménisque du Dr Guébhard), puisque, d'une part, les doigts s'aplatissent sur le verre, et que, d'autre part, étant isolés du liquide, ils ne peuvent y produire aucun phénomène moléculaire du genre de la capillarité, non plus que des ondulations mécaniques « vagues internes du liquide ». Et même, ne pourrait-on en dire autant au sujet des expériences avec la toile métallique ?

Mais, en dehors de toutes ces particularités, il est un fait important auquel nous allons être amenés par l'enchaînement de l'étude commencée, et qui démontre péremptoirement l'insuffisance de la chaleur à tout expliquer. Ce fait, qui ressort de l'examen d'un certain nombre de documents du Ct Tégrad, et que j'ai pu constater moi-même en opérant, d'abord à côté de lui, ensuite à côté d'une autre personne douée de remarquables facultés psychiques, c'est celui-ci, sur lequel on ne me semble pas encore avoir appelé l'attention qu'il mérite : l'action de présence, ou l'influence d'un opérateur fortement doué sur tel ou tel opérant à *côté* lui. C'est, en un mot, l'enregistrement, par la plaque photographique, de ce qu'on pourrait appeler, par analogie : *l'Induction psychique.*

C'est là, pour ma part, le fait capital qui m'a enlevé mes derniers doutes quant à l'insuffisance de la chaleur à tout expliquer. J'y ai fait une légère allusion

vers la fin de la page 203 (dans le n° 9); mais je ne pouvais aborder ce sujet avant d'avoir présenté les considérations relatives au 1er degré du phénomène.

Je crois que c'est par l'étude de *l'Induction psychique* que se confirmera la valeur des expériences par voie humide. Il y a aujourd'hui, semble-t-il, des côtés les plus adverses, une tendance à les discréditer. Ce serait dommage, à bien y réfléchir; car, si elles ne sont pas aussi sensationnelles que les expériences par voie sèche, elles ont le grand avantage d'être à la portée de tous et de permettre une experimentation suivie, accessible à l'esprit scientifique le plus en garde contre les à-coups du mystère.

Mais je m'interromps de ce sujet, que je ne puis développer aujourd'hui, pour remercier M. Colomès, juge à Saint-Etienne, d'avoir bien voulu nous faire connaître ses expériences particulièrement intéressantes. Ainsi qu'on le verra, par la lettre que nous reproduisons avec son assentiment, il s'est préoccupé aussi de rechercher si la chaleur suffisait à expliquer les résultats, et il a imaginé un dispositif nouveau qui lui permet d'impressionner à la fois deux plaques superposées. D'ailleurs, le mieux est de laisser de suite la parole à l'expérimentateur:

Monsieur le Directeur,

Après la lecture de vos très intéressants articles sur les vibrations digitales, j'ai tenté de faire moi-même quelques essais.

Je me suis efforcé, en présence des objections faites, et notamment de l'idée émise que ces phénomènes seraient uniquement dûs à la chaleur, de rechercher s'il ne serait pas possible de faire l'expérience autrement qu'en mettant les doigts soit *directement* sur la gélatine, soit *indirectement* sur le côté verre opposé à la gélatine.

J'ai alors imaginé de me servir de deux plaques, et voici dans quelles conditions j'ai opéré:

Observations générales.— Plaques : « Lumière » 9 × 12. — Bain révélateur : Métol-Hydroquinone.— Durée de l'exposition : 32 minutes.— Doigts. Main droite.

Remarques. — 1° Le bain a été agité de temps en temps. — 2° L'obscurité était complète; la lampe du laboratoire avait été éteinte, et le bras et la cuvette avaient été recouverts d'un voile noir.

Opérations. — 1° J'ai placé la plaque n° II au fond de la cuvette, la gélatine *en dessus*, et la plaque n° I au-dessus de la première, la gélatine *en dessous*.

2° Les deux couches sensibles se faisaient face et étaient séparées l'une de l'autre par de petits morceaux de liège de 5mm d'épaisseur.

3° J'ai appliqué les doigts sur le côté verre de la glace n° I.

4° J'ai versé le bain révélateur dans la cuvette, et j'ai agité le liquide de façon qu'il imprègne régulièrement les deux faces gélatinées des glaces.



Fig 1.— Positif de la plaque supérieure (gélatine en dessous).
Cette image représente exactement la position des doigts, sans inversion symétrique.

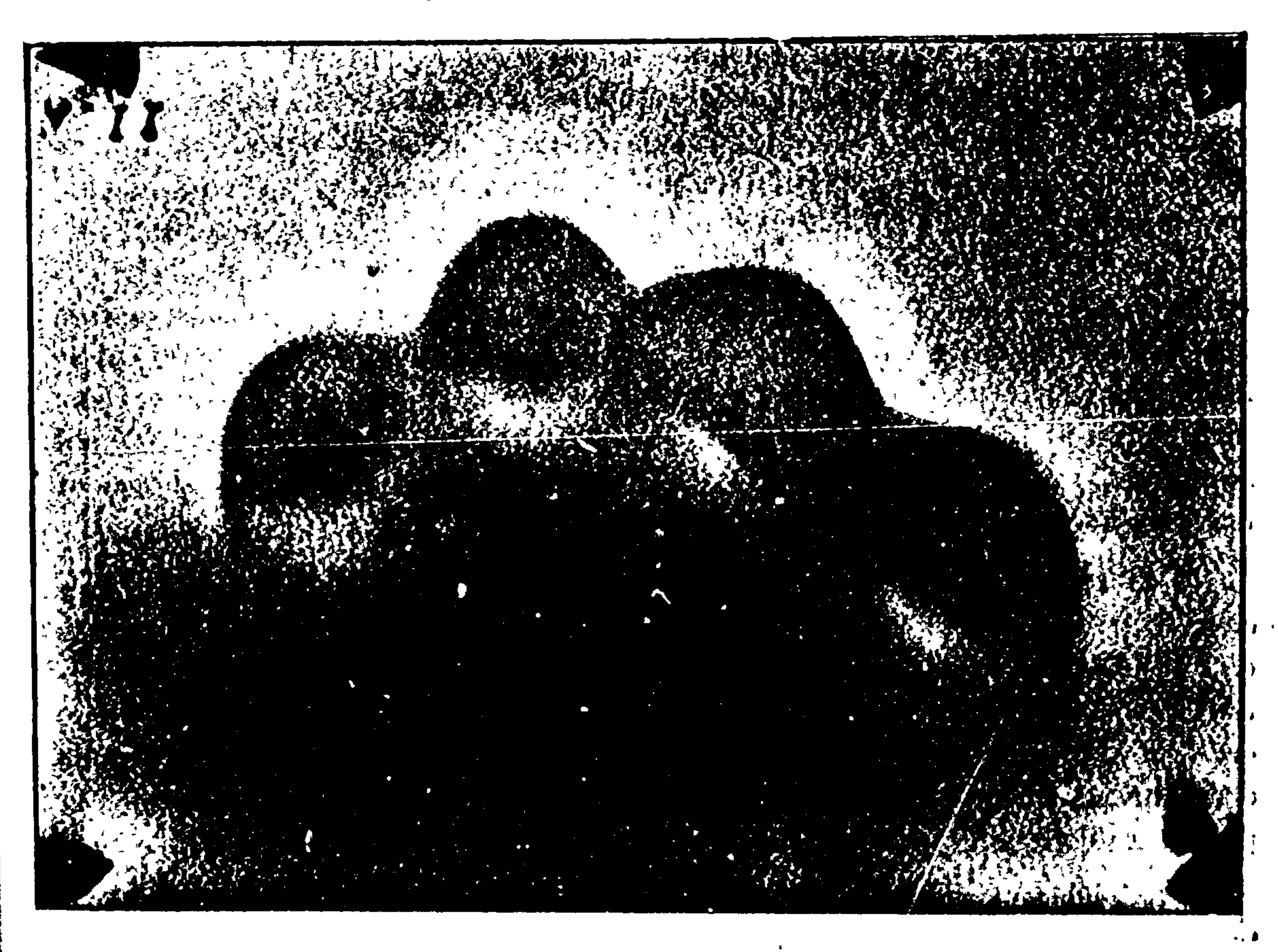


Fig. 2.— Positif de la plaque inférieure (gélatine en dessus).
Image inversée (la droite du négatif est devenue la gauche du positif).

5° J'ai éteint la lumière de mon laboratoire, et j'ai recouvert le tout d'un voile noir.

C'est dans ces conditions que j'ai obtenu les clichés des deux épreuves ci-jointes.

J'ai fait plusieurs expériences de ce genre, qui m'ont donné des résultats identiques.

Le cliché n° II, dont la surface sensible était absolument isolée du contact des doigts, ne démontre-t-il pas, d'une façon certaine, que les seuls phénomènes de la chaleur ne peuvent expliquer les vibrations digitales?

Il importe de remarquer que, d'après ma manière d'opérer, il a été obtenu, au cours de la même expérience, un cliché *positif* et un cliché *négatif* des vibrations digitales.

Il est facile de voir, en effet, que les parties *noires* du cliché n° I sont *blanches* sur le n° II, et les parties *blanches* sont également *noires*.

J'abandonne à votre haute compétence les conséquences à tirer de cette expérience et vous autorise à la publier sous mon nom, si vous le jugez utile.

Veuillez agréer.....

Colomès.

Saint-Etienne (Loire), 25, cours Victor-Hugo, le 29 Novembre 1897.

A notre tour, nous soumettons aux hommes de science le très net compte-rendu de M. Colomès. Les fig. 1 et 2 reproduisent les épreuves dont il l'a accompagné. Je n'y ajouterai qu'une légère observation. Les deux clichés sont approximativement positif et négatif l'un par rapport à l'autre, mais ils ne le sont pas exactement. S'ils l'étaient exactement, le centre des empreintes digitales étant blanc sur le positif du n° I devrait être noir sur le positif du n° II. Or, sur ce dernier, le centre est relativement clair en comparaison de la bordure sombre qui l'entoure et qui est elle-même à l'intérieur d'une auréole blanchâtre. Si je fais cette remarque, c'est parce qu'on peut voir ainsi que, même à travers une plaque progressivement impressionnée, le triple signe caractéristique (tel qu'il se graphie sur les plaques dont la gélatine est face aux doigts) parvient encore à se manifester (sur une deuxième plaque).

Il resterait à parler des clichés colorés du Ct Tégrad. Ces documents très curieux, qui ne sont peut-être pas sans analogie avec les remarquables résultats obtenus par le procédé interférenciel de l'éminent professeur Lippmann, méritent mieux que quelques lignes. Mais, en attendant de leur consacrer une description suffisante pour qu'on se fasse une idée de leur aspect et des conditions expérimentales du phénomène, j'ai tenu à les mentionner au moins sous la présente rubrique.

J.-C. C.

ORDRE VITAL UNIVERSEL

—

TOUT A COMMENCÉ! RIEN NE FINIT!

Pour faire de ce paradoxe un axiôme, il faudrait se pourvoir d'une puissance dialectique, d'un rayon lumineux si intense, que toutes idées contraires s'évanouissent d'elles-mêmes.

Dire : que tout a commencé, et que rien ne finit, est bien *l'hypothèse optimiste,* poussée au plus haut degré.

Chercher à transformer cette hypothèse en une vérité tangible, en disant: « Que les astres, comme les soleils et les planètes, se font, grandissent, pro-« gressent perpétuellement », a été, ces derniers temps, l'objet de mes efforts. La similitude qui existe entre les idées de Marius George et les miennes m'a donné l'assurance qui me manquait.

***

Il est évident que le phénomène de la mort, tel qu'il se passe sur cette terre, devait nous faire croire à la réalité de la mort des astres; comme à l'extinction inéluctable de tout ce qui a été, de tout ce qui est, et sera. De cette foi pessimiste est fatalement sorti le triomphe des matérialistes-néantistes; puisque tout était appelé à s'anéantir pour faire perpétuellement place à de *nouveaux condamnés!...*

Ne voyez-vous pas, disent nos positivistes orthodoxes, les mondes, les êtres: naître, vivre, arriver à leur apogée; puis, décroître, finalement s'éteindre... et mourir?

Ce qui fait que de tout temps, l'on a cru, et l'on croit toujours (sans excepter même M. Camille Flammarion) que dans l'univers, tout ce qui commence est appelé à finir; en suivant un cycle d'existence, qui aboutit fatalement à la décrépitude; puis à la mort... Et cela aussi bien chez les êtres, vivant dans des *atmosphères planétaires,* que les nébuleuses, planètes, soleils, qui évoluent *dans l'éther*.

Soutenir le contraire, comme l'a fait jusqu'à sa dernière heure Marius George, et comme j'ose, non-seulement le soutenir, mais encore tenter de le prouver; c'est montrer, comme Marius George, une foi absolue dans certaines intuitions.

***

Désireux de prouver que cette idée d'*immortalité générale* est mieux qu'une hypothèse, j'ai fait un effort de volonté pour arriver à cette démonstration :

« Que tout ce qui est *indispensable* aux manifestations, si opposées, si com-« plexes, de la *double* nature physique et morale, *est bien!*

« Et que tout ce qui *est bien* demeure par ce fait *irréductible* dans son exis-
« tence, dans *son être!*

« Puis, que tout ce qui vit, tout ce qui évolue, est, forcément, *dépendant de*
« *son milieu ambiant!*

« Que la valeur des diverses constitutions de l'existence vitale est en
« raison de la valeur constitutionnelle, matérielle et spirituelle de la sphère
« dans laquelle on évolue...

« Qu'en conséquence, tous les êtres en possession d'une *double* consti-
« tution, représentée par le corps et l'âme, évoluent en raison de la *valeur des*
« *éléments de leur milieu ambiant.* »

Sur cette terre, les lois de notre atmosphère imposent des gradations de longévité en raison de la constitution des êtres, des espèces. Et cela doit se répéter sur les autres planètes.

Il y a mort du corps *contenant*, formé des éléments de notre planète; c'est-à-dire *désagrégation* des énergies vitales électriques terrestres; et *survie de l'âme* (corps *contenu*); par *cohésion* des énergies vitales électriques, mi-terrestres, mi-cosmiques, qui la composent, et la rendent apte à vivre *alternativement* dans des milieux ambiants de natures opposées. Milieux dont la gradation indique la valeur de l'existence des êtres; dont les *destinées sont dépendantes* des liens, des rapports, du contact, au milieu desquels ils sont appelés à évoluer. Le tout en vertu des lois, souverainement intelligentes, d'attraction et de répulsion; affinités dont les manifestations mystérieuses échappent à notre investigation.

Quant aux planètes, soleils, etc., il s'en forme et s'en formera éternellement. L'univers, sans borne physique, ni limite intellective, est naturellement *progressif et grandissant!* L'existence des planètes, soleils, nébuleuses, est *persistante,* par la raison qu'ils évoluent dans un milieu éthéré.

Od-dynamique, milieu où existe une égalité absolue de pouvoirs illimités, et de liberté réciproque entre les deux causes primordiales que nous nommons: matière et esprit. Source de vie: électrique, magnétique et psychique; dont l'unité constitue *l'être fini!*

Que, dans ces conditions, il ne saurait y avoir déperdition des forces vitales; pas plus qu'il ne saurait y avoir *arrêt* dans leur mouvement de rotation.

D'où je conclus: que la mort est un phénomène *indispensable* à la progression des âmes; laquelle exige un changement de milieu ambiant; que la violence du phénomène est en rapport avec la valeur élémentaire des sphères; et qu'enfin cette gradation devient la conséquence naturelle de la majestueuse splendeur du ciel, où brillent les constellations, dans l'immensité infinie de leur solidarité.

S. Dismier.

HERMÉTISME ET INTÉGRALISME

M. Jollivet Castelot, l'éminent directeur de *L'Hyperchimie*, ayant demandé à plusieurs confrères leur opinion sur un projet *d'Hermétisme populaire*, a reçu, entre autres, la réponse suivante, à laquelle il vient de donner tout récemment une hospitalité très impartiale, et qu'on nous permettra de reproduire.

MON CHER CONFRÈRE,

Je suis très touché de l'honneur que vous me faites en me rappelant une promesse un peu imprudente; mais peut-être eût-il mieux valu que celle-ci tombât dans l'oubli; car, après avoir pris connaissance attentive du sujet, je ne puis qu'être pénétré de mon incompétence, d'une part, et, d'autre part, de la crainte d'apporter une note par trop discordante.

Vous désirez grouper le plus grand nombre d'avis possible sur votre article: *l'Hermétisme populaire*. Mais que pourrais-je dire, n'étant point hermétiste?

Il y a entre les occultistes et les positivistes immortalistes, un terrain commun très important: la prise en considération des faits psychiques; nous pouvons même nous rencontrer sur certaines idées générales. Mais, quant aux tendances, nous divergeons sur des points essentiels; notre orientation n'est pas la même. Nous n'avons pas la même optique pour envisager le mouvement du monde moderne. Comment pourrions-nous nous concerter pour une action sociale?

Ceci ne veut point dire que nous n'ayons rien à faire avec vous? Nous nous efforcerons, au contraire, de rechercher un plan de synthèse où nous puissions trouver des points de contact avec tous les mouvements contemporains; c'est là ce que, pour ma part, j'ai déjà exprimé, dès 1880, dans l'Introduction des *Chrysanthèmes de Marie*. Avec vous (je veux dire avec les occultistes), nous affirmerons les faits psychiques, et nous entreverrons la possibilité d'entrer en rapport avec l'astral. Mais, dès que nous voudrons aller plus loin, nous ne nous entendrons plus. Car, pour vous, l'astral est le domaine dangereux, tout ennuagé d'illusions et sillonné de courants pernicieux; ceux d'entre vous qui s'y aventurent s'arment d'épées aiguës et de cercles magiques. Nous, au contraire, nous pensons, d'après notre genre d'expérience, que le domaine de la survivance nous appelle à sa conquête pour la conjonction de l'Humanité terrienne et de l'Humanité astrale, pour l'avènement, enfin! de l'Humanité intégrale; et, pour pénétrer victorieusement dans ce domaine, nous estimons qu'il suffit de la liberté pour lame et de l'amour pour bouclier.

Vous voyez que sur ce point, il nous est difficile de nous unir. Vous pouvez voir encore que dans cet effort vers la libre et commune socialisation de la terre et de son astral, nous procédons de la mentalité socialiste, — tandis que vous nous conviez à combattre cette même mentalité dans ses manifestations terriennes.

Et ceci m'amène tout naturellement à cet autre point de votre programme: la lutte contre le matérialisme. Si l'on considère le matérialisme dans sa signification philosophique, synthétisée par la formule büchnérienne, je ne puis arriver à comprendre la nécessité de partir en guerre contre lui, puisque la dite formule contient précisément cet « équilibre des contraires » que vous préconisez. L'objectif à poursuivre doit être, nous semble-t-il, d'élargir le champ du matérialisme, par l'appoint des faits positifs qui mènent à l'immortalisme, et de préparer ainsi, en pleine liberté moderne, en dehors de toutes les tutelles séculaires, la conjonction du matérialisme et du spiritualisme, dont la formule commune, par une simple évolution de celle de Büchner, pourrait se résumer ainsi: « Il n'y a pas d'esprit sans substance; il n'y a pas de substance sans esprit.»

Donc, si nous sommes unis à vous par la commune affirmation de tout un monde circum-terrien, méconnu des actuels matérialistes, nous avons, d'autre part, avec ceux-ci, des points de contact importants et qui le deviendront plus encore par la poussée des faits. Ils sont pénétrés de l'esprit moderne; ils sont les fils du XVIII[e] siècle et de la grande crise rénovatrice; et ce serait un désastre que de les vaincre, car l'esprit d'émancipation périrait avec eux. Il ne serait pas bon qu'ils fussent vaincus; il est souhaitable qu'ils évoluent naturellement vers un immortalisme positif et progressif.

Ces divergences constatées, est-ce donc à dire que nous ne sachions apprécier l'immense travail des occultistes contemporains? Loin de là notre pensée: nous sommes, au contraire, émerveillés de la prodigieuse somme de notions qui semblaient enfouies pour toujours, et qu'ils ont su exhumer de l'oubli. Ils ont fait revivre des siècles morts; ils ont ressuscité les grands foyers d'idées dont s'alimentèrent, suivant une adaptation adéquate à leur degré d'évolution, les époques, déjà lointaines, de notre Humanité. Ce travail était éminemment utile; car l'Humanité a besoin de reprendre souvenir de son passé pour mieux s'élancer vers l'avenir en parfaite conscience. Mais, comme l'effort de l'Humanité se répartit entre les efforts de tous, il est possible que ceux dont la fonction, brillamment remplie, fut de remémorer les œuvres initiatiques, n'aient pas, au même degré, la fonction de diriger vers ses voies nouvelles une nouvelle exploration de l'au-delà. Certes, je le sais bien, les occultistes, qui pour la plupart sont des intelligences d'élite, ne se contentent pas d'exhumer; ils tentent d'adapter; et ils y apportent autant de talent que de vastes connaissances. Mais, quels que soient les services que les occultistes puissent rendre, quelque fécondité même qu'ils puissent apporter à la moderne science positive, il est quelque chose en eux qui les tire vers les régimes intellectuels du passé, et dont la mentalité moderne doit se défendre. Ceci n'est point un reproche à leur adresse, car il est presque impossible de les concevoir autrement; la mentalité initiatique dont ils sont imprégnés est, pour ainsi dire, la rançon de leur effort rétrospectif.

Nous tous, qui nous intéressons si fortement à l'au-delà, qui sait si nous ne sommes pas d'anciens frères d'études? Nous avons peut-être partagé les mêmes travaux, dans les mêmes sociétés intimes, au cours des siècles qui furent. Mais en revenant dans la chair, en ces temps d'aujourd'hui où tout se refond pour une Humanité nouvelle, nous avons dû nous diviser la tâche: les uns préoccupés surtout de relier le présent au passé par un réveil de la tradition; les autres plus soucieux de faire éclore sur l'actualité des faits un immortalisme aussi indépendant des préconcepts que des hiérarchies. — C'était risquer de se retrouver ici en divergence, portés les uns et les autres vers des efforts tout à fait différents.

Et, pour bien faire toucher du doigt cet écart tendanciel, je me permettrai, mon cher confrère, de détacher cette phrase de votre article: « Nous n'enten- « dons pas jeter en pâture aux ignorants et aux profanes le Verbe même, « dépouillé de tout Symbole, dévêtu de son Mystère tissé par la chaste Maïa. » A quoi je suis tenté de répondre: Comment voulez-vous que le Peuple aille à vous, quand vous lui offrez encore du mystère, à lui qui a accompli un si vigoureux acte d'affranchissement pour rompre à jamais avec le mystère? Je prendrai aussi la liberté de citer quelques lignes parmi celles que vous consacrez à M. de Guaïta dans le même numéro de *l'Hyperchimie*, et qui expriment avec plus d'intensité encore la pensée de l'occultisme martiniste, cet « outil puissant et international » au nom duquel vous vous adressez à nous: « Grand maître à vie « de l'*ordre mystique de la Rose + Croix*, qu'il a restauré avec le docteur Papus, « M de Guaïta a consacré tous ses soins à en faire un ordre d'élite, un centre « de réel illuminisme. De sévères examens en gardèrent l'étroite entrée, et « aujourd'hui le Cénacle au complet demeure inaccessible, dépositaire d'un « Verbe précieux. » Pensez-vous donc que le Peuple, qui a renversé les donjons féodaux, puisse encore demander assistance à quoi que ce soit d'inaccessible ?

Et, quant à ceux auxquels vous faites appel, les spiritualistes indépendants, en quelle situation se trouveraient-ils, eux profanes, dans une action commune avec les martinistes? Les citations qui précèdent répondent d'elles-mêmes. L'égalité serait impossible. Il a pu se faire une union temporaire en 1889, en vue d'une affirmation commune, d'ordre positif. Mais l'expérience a prouvé que rien de plus n'était possible, comme ferme alliance.

Union psychique, oui; celle-là on pourrait la faire en la limitant à une question de phénomènes. Hors de ce cercle, je ne vois point de champ pour une action solidaire; ou plutôt je n'en vois qu'un: celui du Congrès de l'Humanité, qui, en raison de son titre, doit être assez vaste pour contenir à la fois matérialistes et spiritualistes.

Pour le reste, continuons de maintenir entre nous les bons rapports; suivons, de part et d'autre, avec sympathie tous les travaux sincères. Disons-nous, je le répète, que peut-être nous sommes d'anciens frères d'études, actuel-

lement divisés de tendances, et que, lors même qu'il ne peut y avoir entre nous pacte d'action, il reste toujours bienveillance d'esprit et lien de cœur.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

MARIUS GEORGE ET LE SOCIALISME

Je rencontrai Marius George, il y a quelques années, à l'Association philotechnique, ce groupe d'études sociales si vivant et si éclectique, où, dans les discusssions et les conférences, tous les sujets sont abordés, toutes les opinions émises en pleine liberté, et qui eut, ces dernières années, une notable influence dans l'évolution du parti socialiste à Marseille.

Marius George y venait souvent causer et même discourir, fort écouté et apprécié pour l'originalité, la nouveauté pour beaucoup d'entre nous, et la hardiesse de ses idées. Il prenait et attachait l'attention par l'ardeur de sincérité qui montait de ses discours, d'une forme pure et fouillée, par la voix qui les énonçait, profonde et grave, semblant venir du plus profond de son être, par le geste qui les soulignait, nerveux et saccadé, persuasif.

Des relations assez suivies me permirent d'apprécier toute la vigueur de son esprit, très informé et documenté, courageux jusqu'à la témérité, ne reculant pas devant les plus osées affirmations, les poussant aux conséquences extrêmes avec sa logique certaine et vigoureuse, son indépendance vive et son dédain de tous les scepticismes souvent levés contre lui.

D'autres, parmi ses amis, ont expliqué et expliqueront encore, ce que je ne saurais faire, ses idées survitalistes. Ils diront avec quelle force il les défendit dans *la Vie Posthume*, *l'Humanité Intégrale*, toujours et partout où il eut occasion propice, et quelle influence il sut exercer dans les divers milieux spirites, les orientant dans une direction scientifique et positive, nettement dégagée de toute liaison religieuse ou mystique. Ils discuteront plus sciemment son système des *Mondes grandissants*, où, faisant litière des idées courantes, il bouleversait de sa belle assurance les principes de la science moderne, — s'appuyant, d'ailleurs, sur elle pour en montrer les désaccords et les incertitudes, — et, hypothèse contre hypothèse, au nom du progrès infini, de la moralité des fins, n'admettait pas plus la désagrégation des mondes que celle des individus, établissant pour les astres une hiérarchie infinie de l'ombre à la lumière, de la matière opaque à la matière fluidique, des planètes obscures aux soleils radieux.

Je ne retiendrai dans ce court article que ses vues sur l'avenir des sociétés modernes, idées peu connues, sans doute, de ses habituels lecteurs, parce qu'il les écrivait rarement, très générales, d'ailleurs, jaillies chez lui spontanément

et logiquement, moins de l'étude spéciale et approfondie des problèmes d'économie sociale, que des chocs que recevaient dans notre société barbare, son sentimentalisme, sa bonté, son grand amour de justice.

Il était franchement communiste, ayant pressenti dans le tumulte de la pensée moderne le grand principe de l'association qui s'érige, lumineux comme un phare, au-dessus des disputes et des concepts particuliers, et, plutôt individualiste, il penchait vers les libertaires; mais les préoccupations sociales n'occupèrent jamais toute la place dans son cerveau. Elles restèrent, dans leur haut esprit d'affranchissement humain, sans lignes certaines et précises dans les détails, subordonnées toujours à ses idées sur l'au-delà, et, à cause de cela, bien particulières et différentes des vues des théoriciens de partis.

Le problème moral l'inquiète et l'attire plus que le problème matériel. Il aspire à l'intégralité de la vie humaine, continuée hors notre terre, et s'attacher à un côté du vaste programme qu'il s'est tracé, s'occuper de la bonne organisation économique de notre existence terrestre, sans la conséquence immortaliste, lui paraît incomplet. Quel progrès immense, qui supprimerait les antagonismes matériels, mettant fin ainsi à tant de laideurs morales; mais, dans son besoin d'infini, les revendications socialistes lui semblent manquer de hauteur philosophique et de profondeur, ne pas pouvoir atteindre le but humain vers lequel tendent ses doctrines intégralistes. La morale sociale n'est et ne peut être qu'un instant de la morale universelle qu'il veut étreindre, et le progrès économique, un moyen à peine susceptible d'élever, si peu, le niveau intellectuel et la compréhension harmonique des foules.

Il l'écrit, d'ailleurs, très catégoriquement : « Un idéal de bonheur tel que « celui auquel le socialisme nous convie, qui ne dépasserait pas la portée de la « main, qui, éclos avec l'être, se refermerait à jamais sur lui après le parcours « éphémère d'une existence, un éclair dans la durée, ce serait là, pour qui veut « réfléchir, un résultat d'une si misérable importance en regard de l'immense « effort des générations qui l'auraient préparé — sans l'avoir jamais connu « elles-mêmes — depuis des milliers et des millions de siècles, que, vraiment, « l'auteur responsable d'une semblable mystification, s'il existait quelque part, « ne mériterait que l'exécration de tous les malheureux déçus. »

Pour George et pour les socialistes des diverses écoles, le but est le même : l'affranchissement ; mais son point de vue est plus haut et plus loin, l'horizon est à l'infini du temps et de l'espace, où le progrès se perpétue et où il voudrait amener tous les hommes à regarder.

L'idée socialiste est, dans son esprit synthétique, la conséquence terrestre de sa conception du progrès éternel et de l'éternité humaine, un article de son programme, un gage d'avancement prochain, une voie de liberté sur laquelle les sociétés, sans crainte, devraient s'engager après tous les piétinements sur place des siècles obscurcis par tant de pouvoirs politiques.

Cette impression de progrès à hâter, il la garda toute sa vie, comme pour fortifier s , ardeur de prosélytisme.

Son c ,urageux idéalisme, amoureux des généralisations, et qui chevaucha si loin, ne lui permit guère de se pencher vers les minuties économiques, faits matériels d'une précision ardue, laborieuse et gênante. On peut même penser, tant on le vit dégagé pour lui-même des soucis immédiats qui assiègent et oppriment le cerveau des ordinaires humains, qu'il aurait attaché — si cela eût été possible — peu d'importance à la lutte effroyable pour l'existence et qu'il l'eût dédaignée, si son intelligente bonté ne l'avait averti de la cruauté, de l'immoralité de cette lutte, en lui dévoilant l'intime connexité existant entre le progrès matériel et le progrès moral, celui-là guidant celui-ci à travers l'histoire, empruntant les diverses formes politiques, souvent caché, mais presque toujours prépondérant.

Mais, comme sa pensée s'imprégnait du milieu dans lequel elle évoluait, plongeait dans l'ambiance universelle pour en surprendre les moindres tressaillements, toutes les formes de mouvements, afin d'en dégager l'idée de progrès infini, Marius George, mêlé à la vie sociale, en écoutait les bruits, semeur vaillant de liberté et de justice, surveillant la poussée lente du germe dans l'espérance des moissons harmoniques. Et la société mauvaise craquait sous la lourdeur de ses déchéances, de ses tares; l'horizon, si brillant pour nos politiciens, s'emplissait, malgré leur optimisme intéressé, des douleurs des arriérés, des hypocrisies des arrivants, des lâchetés des arrivés, et toute cette misère, résultat de la lutte pour l'existence et de la méconnaissance de la loi naturelle de solidarité, affectait George profondément, alimentant sans cesse son conscient altruisme.

Il garda la foi nouvelle, dans l'indépendance de toutes les écoles, la voulant élargie, dans une sorte de panthéisme humanitaire, un culte de science et d'amour, où tout l'infini aurait vibré, où l'être le plus bas aurait eu sa part de respect, où l'humanité terrestre aurait communié dans l'amour des humanités futures et la gloire des humanités passées.

Occupé d'autre part, il ne put approfondir les problèmes posés par la souffrance moderne, il laissa à d'autres le soin de formuler et de préciser le verbe de l'avenir, inaccessible à l'action politique ou économique, croyant trouver en l'effort moral un levier suffisant pour soulever les masses jusqu'à la nouvelle société. Il préconisa l'effort toute sa vie, complètement affranchi de ses anciennes croyances, de tous préjugés de classes ou de nationalités, parlant plus de devoirs que de droits à notre époque transitoire qui traîne ses douleurs, propices aux renoncements des volontés et où si lentement s'élabore l'avenir socialiste.

Qui dira, en effet, la part d'atavisme que recèlent les pensées les plus émancipées, qui dira jusqu'à quel point le milieu, intellectuel ou autre, s'exerce

sur notre individualité pour l'amoindrir, la fondre dans les tourbillons rétrogrades, et quelle somme d'efforts est nécessaire pour s'affranchir des opinions reçues, des préjugés des majorités, des coutumes emprisonnantes, et, dans le grand fleuve boueux des intérêts contradictoires, faire avancer, limpide et clair, le courant de l'idée harmonique.

George eut cette énergie. Apôtre fervent d'amour et de justice, croyant en l'avenir de la bonté, faisant d'elle la pierre angulaire du nouvel édifice, son optimisme ne se rebuta point, l'esprit tourné vers les communistes libertaires, espérant fermement et de toute sa raison, en « une humanité qui ne « comporterait plus ni gouvernants, ni gouvernés, et où ce triple mensonge « de l'heure présente : liberté, égalité, fraternité, aurait désormais fait place à « cette autre formule d'universelle application : bien-être pour tous, aide mu- « tuelle et solidaire entre tous. »

ALBERT PERRIN.

FLEURS D'ANNIVERSAIRE

Pour Marie aux Chrysanthèmes.

Il pleut des baisers, il pleut des rayons,
Il pleut des chrysanthèmes ;
Il pleut par torrents et par tourbillons
Des « Je t'aime ! — Je t'aime ! »

Il fleurit des yeux, il chante des cœurs,
Le ciel en est comme ivre ;
La liqueur des yeux, la liqueur des cœurs
Versent la joie de vivre.

Il danse des feux, il flambe des corps,
Il valse des fleurs souples,
Des bouquets de feux, des gerbes d'accords
Faites d'accords de couples

Il rit des chansons, il rit du soleil
Sur l'offrande des lèvres,
Chaque bouche éclot en baiser vermeil
Au flux des tendres fièvres.

Il pleure du rire, il sourit des pleurs
Au passé qui s'évoque;
Doux retrouvements d'anciennes douleurs
D'une lointaine époque.

Et tout s'harmonise au gré des attraits,
Il luit une évidence:
S'accoupler d'abord, rayonner après
En vaste concordance!

Rallumer les feux qu'éteignit la mort,
Faire tout revivre,
Et ressusciter sans peur ni remords
Tous les feuillets du livre:

Aux yeux qu'on aima replonger les yeux
Avec ses yeux de couple;
Et s'émanciper vers l'amour des dieux
Universel et souple!...

Il pleut des baisers, il pleut des rayons,
Des fleurs d'hymens suprêmes;
Il pleut des soleils et des tourbillons,
Il pleut des chrysanthèmes!

C'est fête aujourd'hui: partout des rayons
Qui se chantent: Je t'aime!
C'est fête d'amour: et par tourbillons
Il pleut des chrysanthèmes!

J.-Camille CHAIGNEAU.

29 Octobre 1897.

L'abondance des matières nous oblige d'ajourner Livres et Revues *au prochain numéro.*

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ

N° 2

Février 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 40 CENTIMES

N° 3

Mars 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

N° 4
Avril 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 40 CENTIMES

N° 5

Mai 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 40 CENTIMES

N° 6

Juin 1897

28 I

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

N° 7

Juillet-Août 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

N° 8

Septembre-Octobre 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

N° 9

Novembre 1897

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES

N° 10

Décembre 1897

Amour et Liberté !

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS. 20. Avenue Trudaine

Le Numéro : 40 CENTIMES